



Les corps meurtris : blessés, invalides et mutilés de guerre

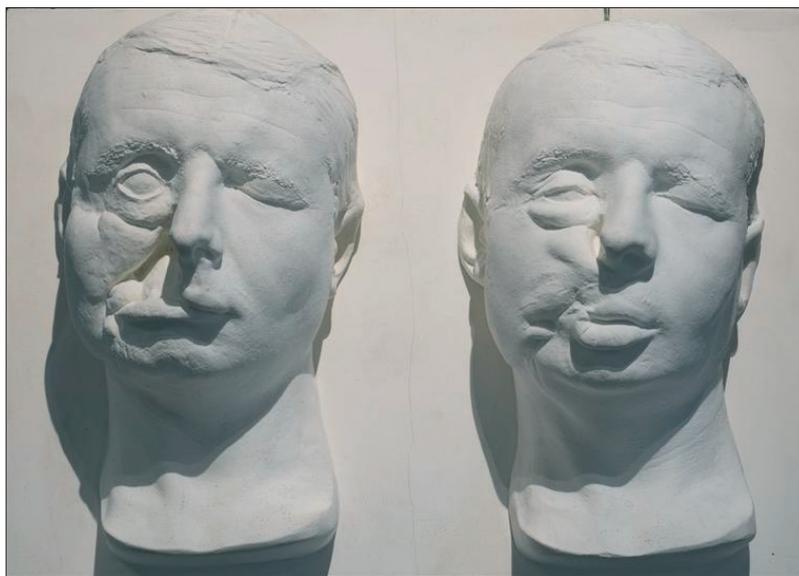
Dans la salle Foch, face à l'espace consacré aux maréchaux et à la célébration de la victoire de 1918, plusieurs vitrines évoquent l'ampleur du désastre sanitaire et démographique engendré par la première guerre industrielle de l'histoire.

Les objets eux-mêmes...

Parmi les grands blessés du premier conflit mondial, outre des milliers d'invalides et d'amputés dont la réinsertion professionnelle s'avère difficile, on compte un nombre important de soldats atteints de graves lésions à la face.

L'une des pièces les plus remarquables est l'ensemble réunissant deux moulages en plâtre de visages mutilés, dépôt du musée du Service de Santé des Armées du Val-de-Grâce.

Le moulage de gauche représente une blessure du maxillaire supérieur droit et de la région nasale. Le second montre le même visage après un traitement par autogreffe avec apport d'un lambeau au niveau du maxillaire supérieur. Ces deux moulages symbolisent avec force le sort tragique des blessés à la face, touchés dans leur chair et dans leur identité.



1 Moulages en plâtre, Inv.: MA 3 787, salle Foch © Paris, musée de l'Armée/RMN-GP.

Les objets nous racontent...

En France, le bilan humain de la Première Guerre mondiale est terrible : 1 397 000 morts et 3 595 000 blessés dont 1 100 000 invalides permanents, 56 000 amputés et 65 000 mutilés.

Peu après la déclaration de guerre, les médecins militaires sont rapidement dépassés : les blessés, bien plus nombreux et plus gravement atteints que prévu, sont abandonnés sur place. Les mitrailleuses sont à l'origine de blessures multiples tandis que celles entraînées par les éclats d'obus et de grenades causent de gros dommages sur les corps, en particulier à la face.

Pour faire face à cette situation dramatique, le Service de Santé est réorganisé en profondeur avec la création d'une direction générale du Service de Santé auprès du Grand Quartier général. Il est également décidé d'envoyer les chirurgiens les plus expérimentés au plus près des lignes, afin de traiter le maximum de blessés et le plus vite possible. Des ambulances chirurgicales automobiles, dites « auto-chirs », disposant d'équipements perfectionnés, sont mises en service. Des hôpitaux sont installés près des gares d'évacuation.

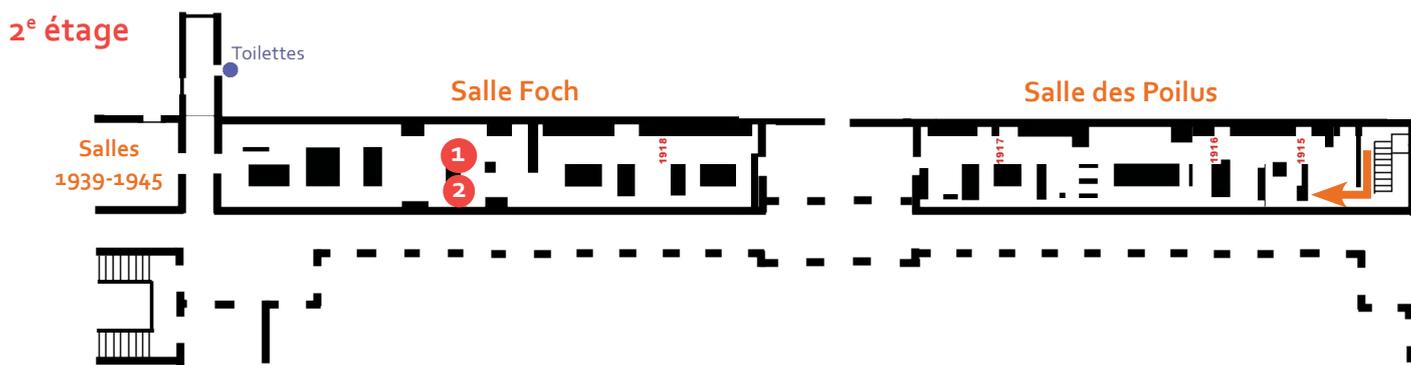
Passés les désastres des premiers mois, la nouvelle organisation des services sanitaires est à l'origine de progrès considérables de la médecine de guerre : vaccination contre les maladies infectieuses comme la variole, la typhoïde, le tétanos, traitement des pathologies psychiatriques, protections de plus en plus perfectionnées contre les gaz.

Les progrès les plus nombreux ont lieu en chirurgie : interventions précoces avec asepsie rigoureuse dès 1915, création de postes de stérilisation dans les hôpitaux, généralisation de l'anesthésie (inexistante sur le front en 1914). Toutes les blessures importantes font désormais l'objet d'un examen radiologique. A la fin de la guerre, le traitement immédiat des plaies à l'abdomen aboutit à un succès dans plus de la moitié des cas. De nouvelles méthodes parviennent à éviter certaines amputations des membres.

Près de 500 000 blessés l'ont été au visage, entraînant par là l'essor de la chirurgie maxillo-faciale. En 1918, il existe dix-sept centres spécialisés dans ce type de pathologie, répartis dans l'ensemble des régions françaises. Après un traitement initial destiné à sauver la vie du patient, une seconde intervention, de nature réparatrice, tente de lui redonner sa dignité. Les premières associations de grands mutilés et de réformés pour blessures sont constituées dès 1915 ; l'une des plus célèbres est celles des défigurés, les « Gueules cassées », qui voit le jour en 1921 sous l'égide du colonel Picot.



2 Atelier de l'école de rééducation professionnelle du Grand Palais à Paris, 1918. Inv. 14982.28 © Paris, musée de l'Armée, RMN-GP.



Deux photographies de l'hôpital auxiliaire 287 situé 115 rue Henri Martin à Paris.
© Archives départementales du Val-d'Oise, 6J 127.



Dans une lettre datée du 21 août 1915 à la directrice de l'hôpital auxiliaire 287, le directeur commercial du journal *Le Flambeau* demande des documents et des informations afin de réaliser un article sur la Croix-Rouge qui y officie. Cet hôpital est improvisé dans l'hôtel particulier situé à Paris du député Joseph Cornudet, maire de Neuville (Val-d'Oise actuel).

L'archive elle-même...

Cet hôpital auxiliaire, appelé 287, est situé au numéro 115 de l'avenue Henri Martin. Dès le début de la guerre le député de Pontoise a mis, son immeuble personnel, à la disposition des services de Santé pour recevoir des blessés. Cet accueil se fera durant tout le conflit et même jusqu'en février 1919.

Sept personnes sont mobilisées pour offrir leurs services à 502 militaires. Seuls sept décès seront à déplorer. Les deux périodes où l'hôpital auxiliaire a reçu le plus de blessés étaient dues aux offensives de la guerre de mouvement (manœuvres en Belgique jusqu'à la Marne en 1914 et lors des offensives de 1918).

L'ensemble de l'hôtel particulier a été mis à disposition avec deux salles offrant 30 lits (voire 40 en cas de nécessité), réfectoire, bureau, salle de bains et salle de douche, salle pour les religieuses et le jardin.

L'archive nous raconte...

Ces deux photographies en noir et blanc de salles utilisées pour les blessés de guerre ont pour vocation de montrer le rôle de l'arrière vis-à-vis des blessés.

La photographie du haut montre des blessés alités sur des lits d'hôpital aux pieds isolés du parquet par des planches en bois blanc afin d'éviter de l'abîmer, dans un grand salon au décor XVIII^e siècle. La cheminée, le bas relief du dessus de porte et les miroirs qui se reflètent dans les parquets cirés contrastent avec le matériel et le mobilier hospitalier. Il n'y a pas de rideau, pas de meuble pour les effets personnels et donc aucune intimité. Le contraste est grand entre le décor de cet hôtel particulier bien ordonné et l'utilisation d'urgence provisoire de celui-ci.



La photographie du bas est plus surprenante. Un autre salon parqueté sert de dortoir mais on a ici un crucifix au mur qui rappelle que l'administrateur, Joseph Cornudet, a fait appel à des religieuses comme infirmières et adjointes à l'administration. Ici les soldats sont aussi alités, le regard tourné vers le photographe, mais à gauche se trouvent des soldats européens, à droite des « Sénégalais » (terme générique qui qualifie tous les soldats d'« Afrique Noire »). Les Sénégalais étaient au nombre de dix, six sont sur le cliché. Souffrants d'affections pulmonaires, ils sont arrivés pendant la première bataille de la Marne et restèrent pendant près d'un an. Plusieurs contingents ont été envoyés en métropole défendre la France pendant le conflit.